

De la pop au pouls du jour

La We Spoke : New Music Company plonge dans l'hétérogène et le découpage sans complexe (Vevey, 29 novembre 2013)

Bouche ouverte, un doigt à l'intérieur, des boucles, un chapeau, une icône du flok rock. L'affiche du concert « We Spoke : Song » à l'église Sainte-Claire de Vevey, le vendredi 29 novembre, semble déjà exprimer beaucoup : cette volonté par We Spoke de chanter. Avec une voix de soprano, des saxophones, un clavier et un piano, des percussions : le pouls d'aujourd'hui pour se refléter dans un rétroviseur brisé et qui grince. D'emblée, avec les premières notes de *Popular Contexte 5/Language Command* de Matthew Shlomowitz, on se retrouve dans un univers de légèreté et de saturation. Le texte qui reprend les commandes d'un prof d'aérobic et le son en pointillé sans prétention, comme un jeu vidéo de fin de soirée. Mais on a un peu de la peine à se situer dans l'espace, Serge Vuille, le percussionniste, sera beaucoup plus à l'aise derrière ses fûts ; pour l'instant il peine sur un texte qui s'embourbe dans le dérisoire qu'il veut dénoncer. Ni le kit de montage de meubles ni la navigation GPS ne convainquent. Musicalement, la présence singulière de la soprano Juliet Fraser surprend déjà.

Mais tout reste dans une zone intermédiaire. Les sons volontairement pourris et la sensation de grange sonore ne dépassent jamais les limites du gag. Cette pièce semble une fausse bonne idée, malgré quelques changements de climats sonores, elle ne parvient ni à amuser ni à inquiéter. Jouer cette création de ce compositeur né en Australie en 1975, hors de son cycle de composition, ne permet sans doute pas d'en comprendre tous les enjeux. On peut se réconcilier avec son écriture en écoutant le volume 6 de ce cycle sur son site (www.shlom.com), où la mise à plat de l'écriture, le jeu sur le décousu fonctionnent mieux.

La deuxième pièce (de compositeurs de la même génération) *History of Swiss Song* d'Antoine Joly et Johan Treichel commence par des boucles de voix susurrées avec un piano au son pur, une batterie suggestive et un saxophone de poche aérien. Bienvenue dans la variété-toche revisitée. On replonge dans le festival de San Remo avec des rythmes très rock en arrière fond. Enfin les pistes électroniques qui brouillent des fragments de chansons suisses populaires sont réinjectées par les hauts parleurs. La théâtralité atteint son comble, le crescendo fonctionne. Cela ne manque ni d'humour ni de fantaisie. On nous sert la soupe, dans une soupière futuriste à combustion, les saxs se chargent des striures, le clavier des épluchures, les cymbales des vrilles et la voix revient ponctuée « hé, hé ». On s'amuse follement dans un vieux manoir, la composition reste intègre en convoquant les fantômes d'enfance qui forgent le son. Laurent Estoppey et son souffle tellurique s'engagent dans un solo dont il a le secret, puis on revient à la musique susurrée du début de la pièce et on applaudit le visage affichant un large sourire.

Dernière œuvre au programme des extraits de *DW16 : Songbook* de Bernhard Lang. Là aussi il s'agit de montages, de juxtaposition, de découpages mais avec plus de distance, quelque chose de serein. Pour les textes, Lang écrit « des chansons pop avec lesquelles je me sens proche dans mon histoire personnelle ». Il les mélange avec de la poésie elliptique de Dieter Sperl et Robert Creeley. Musicalement, il accompagne la voix d'une cohorte de brouillons et boucles de « patterns rock et jazz ». La soprano commence les lèvres serrées, comme si elle laissait les mots infuser, alors que les déflagrations viennent de partout ailleurs. Le clavier balance des impulsions. Le filin de voix et le souffle du sax

se fondent dans un concentré de son nécessaire et replié. Des mots comme « cigarette » ressortent de cette belle confusion lancinante, le son impressionne par sa pureté. Les frappes de la batterie sont sèches et nettes, le clavier de Kerry Yong devient métallique, ils agissent comme des corps conducteurs. Les climats restent tenus, le son extérieur donne quelque chose d'onctueux maintenant des notes au vibraphone, malgré quelques notes étranglées, des modulations minimales, une voix lointaine. On ressent la douce nécessité de l'ensemble, on voyage comme en une série de petites suites décalquées. On arrive sur un final enjoué, acide, rythmique où la liberté semble totale. Une fanfare qui joue la tulipe à tue-tête. Et on repense à la bouche ouverte de l'affiche.

Alexandre Caldara